

rigueur scientifique à laquelle Jean-Pierre Pichette a eu recours pour charpenter solidement son ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE

SIMONSEN, Michèle (1981) *Le conte populaire français*, Paris, Presses universitaires de France, 128 p.

Tatiana Arcand
Collège universitaire de Saint-Boniface

SABOURIN, Pascal (1991) *Suite en sol indien, Saint-Boniface, Les Éditions des plaines, 112 p. (illustrations de Jan Withofs)*

Dans le dernier recueil de poésie de Pascal Sabourin, *Suite en sol indien*, nous sommes conviés aux chastes paysages nordiques que l'auteur esquisse sur une toile immaculée. Avec l'harmonie musicale que suggère la suite en sol, il nous invite à apprécier le domaine privilégié du sol indien: la nature sauvage.

Admirablement accompagnés de dessins exécutés de la main habile de Jan Withofs, ces tracés, qui agissent comme miroir ou comme procédé mnémonique, reflètent les lignes noires, les pistes laissées par l'homme sur la pureté évanescence de la neige. Et le gris, matière à réflexion, se dégage comme l'ombre calme pour se répandre partout.

Dans un premier temps, le recueil, divisé en quatre parties, semble être construit sur l'idée d'une progression. Au début, nous voyons l'homme enchaîné qui cherche à se libérer des carcans du monde contemporain; à la fin, l'auteur offre l'ouverture sur le «hors-temps» mythique, le jardin primitif d'Éden. L'homme retrouvera-t-il, dans la Nature, son innocence et sa liberté première? Dans un deuxième temps, l'auteur crée aussi un trajet circulaire, en spirale, où la Vérité s'échappe toujours vers une autre sphère inaccessible. Car si l'homme peut mettre le pied dans ces lieux utopiques, trop souvent, son étroitesse d'esprit ne lui permet pas de communiquer avec l'Esprit. Il apparaît ainsi que l'homme «civilisé» détruit tout sur son passage.

La première partie, «Dali et d'autres désastres», met en évidence les correspondances que l'auteur établit entre un monde artificiel et trop cruel, et l'aliénation spirituelle. Troublé par les désastres écologiques et humains, la science – «l'impuissance et la bêtise» (p. 4) – n'offre pas de contreponds réel à la recherche philosophique de la Vérité. «Impotence! / Technologie impotente!» (p. 19) illustre bien la rage et la désillusion de l'homme moderne face à tant de souffrance et de laideur, exprimées par «Misère / Dévastation / [...] Ça ! / C'est la prospérité!» (p. 20)

Le monde en mutation – «*Mutatio mundis*» (p. 36) – ne réinventera pas l'innocence d'antan. Cependant, avec «Envol», la deuxième partie du recueil, les voyages des intrépides du coeur permettent de croire un instant à un sursis au défaitisme... «[...] / Oui je m'avancerai vers toi rampant / [...] Pour t'offrir jusqu'à l'aube demain / Le chant du bois-pourri et du huard / [...]» (p. 58) Toutefois, le dépaysement imaginé par «le vaisseau cylindrique [qui] emporte nos espoirs», et par nos «Rencontres amoureuses imaginaires» (p. 43) n'est qu'illusion. Même les histoires d'amour dont Sabourin imprègne ces quelques poèmes finissent par mener à la déception («Descente», p. 47) et au «Rejet» (p. 55). L'atterrissage est brutal: ni l'amour éphémère, ni le voyage n'offrent alors cette joie singulière que l'auteur espérait retrouver dans une sorte de contentement métaphysique.

Dans «les neiges de Hong Kong», la distance parcourue est symbolique: les poèmes dans cette troisième partie évoquent un lointain lieu exotique. Nous voici «À Hong-Kong / Dans le Nord-ontaroi» (p. 64), près du lac Helen, dans un camp d'hiver où l'attente dans le «nid primitif» (p. 64) calme les esprits. Le narrateur se présente comme le chasseur, accompagné d'amis; ensemble, ils se traquent, traquent aussi les heures, les distances. Ce sont les «rescapés de la conquête mécanique» (p. 83). Le poète réussit à tendre le piège à ses «pensées blanches» (p. 66), pour nous offrir des tableaux lyriques et descriptifs de cette nature insaisissable.

«Suite en sol indien» clôt le recueil. Certaines images, déjà évoquées brièvement dans les trois parties précédentes, seront développées plus à fond. Le lecteur remarque notamment celles qui évoquent la pureté de l'hiver, la richesse de la faune et de la

flore – l'épervier, la loutre, le loup, le cèdre, le mélèze – et où le temps semble s'être figé. Nous sommes au royaume de l'autochtone: «Nous pénétrons sous les pins antiques de Nipissing» (p. 93). Le mythe devient un hors-temps, et l'homme marche dans le silence de «Dix mille années sans bruit / Sauf les paroles éternelles du Manitou» (p. 101).

Nous retrouvons également, dans la dernière partie, certains thèmes abordés auparavant, ils s'immiscent doucement dans le tissu allégorique que l'auteur déploie. Nous retrouvons l'allusion à l'ère moderne et à la colonisation avec une description de l'implacable marche du temps, symbolisé ici par Norman, le guide amérindien impassible qui avance à pas feutrés, suivi du narrateur mais aussi «[d]es Blancs à mousquets et à chapeaux plumés» (p.102). Incarnation de l'homme dépossédé, Norman, c'est l'autochtone, mais c'est aussi vous et moi.

Les témoignages de Pascal Sabourin sont parfois composés de jeux de mots irritants par leur facilité, tels que «ériger / édifier des édifices édifiants» (p. 3), mais que certains trouveront sans doute à leur goût et très originaux. Et enfin, nous remarquons avec plaisir, que curieusement, n'en déplaît à l'auteur, malgré son effort de ranger Dali parmi les «autres désastres», ce dernier, à sa façon, représente la force créatrice et libératrice de l'imagination. Car Dali, sacrifié sur l'autel du mot acerbe, est la «preuve du monde disloqué [...]» (p. 6) et, dans son délire, il offre une sorte d'échappatoire, même aux plus réticents! Alors quand l'auteur attaque la folie de Dali, il le rejoint au même plan: celui de l'art.

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface